

Rude constat ! Par ailleurs, les entretiens analysés par Peggy Candas et Jérôme Eneau se situent fortement dans le registre de l'affectif quand les étudiants parlent de leur activité au CRL. Et les enregistrements des trajectoires d'activité révèlent, en référence au « cadre sémiologique du cours d'action », que l'activité correspond à une succession d'enquêtes qui dépendent des attentes d'origine (vagues ou déterminées, par exemple, la préparation d'un examen,) et des ressources offertes.

Les analyses des huit contributeurs dépassent largement l'étude de cas. Elles ne décrivent pas seulement les conditions de réussite d'une véritable formation à l'apprentissage autonome. Elles montrent le rôle déterminant des dimensions personnelles (affectives, motivationnelles) dans l'apprentissage, mais aussi les réponses, individuelles, collectives, et institutionnelles aux développements des technologies et des dispositifs innovants. Elles révèlent ainsi les enjeux et les dilemmes que soulève la mise en œuvre du principe d'autonomie dans des institutions hiérarchiques organisées autour d'autres valeurs. Contrairement à ce que l'on pourrait comprendre en première lecture, le titre de ce livre reflète bien le projet central. Les auteurs déplorent qu'en quelques années, « l'idée philosophique et politique d'autonomie s'est imposée en principe majeur dans le monde du travail et de la formation. De mode existentiel de rapport au monde et de gouvernement de la cité, elle est devenue simple item dans les référentiels de compétences professionnelles, condition d'accès à l'emploi et critère de gestion des ressources humaines ».

En ce qui concerne la recherche, ce livre vient combler un manque. Certes, la littérature grise, les comptes rendus d'expériences d'utilisation des technologies dans l'enseignement supérieur se sont développés ces dernières années. Un secteur commercial se développe rapidement dans le contexte actuel de mutations techniques, économiques et socioculturelles. On note aussi de nombreuses publications à caractère idéologique portant sur l'avenir radieux de ce secteur. Pourtant, il faut constater la rareté des travaux de recherche explicitement scientifique dans ce domaine, étudiant les conditions, modalités et conséquences effectives de l'intégration des technologies de l'information

et de la communication sur les institutions, ainsi que sur les pratiques des acteurs concernés sur le terrain : étudiants, enseignants, personnels administratifs et techniques, etc. Ce livre fait partie de ceux qui ouvrent la voie.

Marie-Françoise FAVE-BONNET

université Paris Ouest-Nanterre-La Défense

CREF

(Centre de recherches éducation et formation)

ALIN Christian (2010)

La Geste Formation. Gestes professionnels et Analyse des pratiques

Paris : L'Harmattan, 239 p.

Le premier souci du lecteur est de situer l'ouvrage en référence aux catégories mentales dont il possède l'usage : à quel genre appartient-il ? Pour quel public est-il écrit ? Après lecture, l'hésitation demeure entre la catégorie des « essais » au sens que Montaigne donne à ce mot, celle des « sommes », où l'auteur nous propose une compilation de ses œuvres majeures, et celle des « collages », expression proposée dans son introduction par l'auteur lui-même, dans lesquelles les rencontres inopinées de matériaux et d'objets constituent un puissant stimulant pour l'imagination du spectateur. La catégorie choisie comme titre est la « chanson de geste », non pas visiblement pour renvoyer à une forme stylistique ou à une structure, mais sans doute pour souligner la noblesse du travail de formation et la fierté de qui peut se prévaloir d'une expérience professionnelle et la transmettre. Si on nous le permettait, mais cette fois pour caractériser l'organisation de l'ouvrage, nous proposerions volontiers l'image de la cassate ou du millefeuille qui ne trouvent leur raison d'être qu'au moment de leur dégustation, celui où leurs différentes composantes se fondent dans une subtile harmonie.

Quels principes d'unité dans cet ouvrage, sachant qu'il s'agit fondamentalement d'une unité en devenir et qu'elle ne se conçoit pas sans la contribution souhaitée du lecteur ? En d'autres termes, l'auteur nous introduit à une dynamique de la construction de soi, la sienne, dans laquelle le rapport au métier a joué un rôle déterminant, et comme ce

métier est celui de formateur, la frontière s'estompe en partie entre ce qui vaut pour soi et ce qui peut servir de repère pour les autres. Les variations sur ce thème couvrent un champ très large, d'éléments de manuel, « Douze gestes professionnels du métier d'enseignant » et « Huit obstacles didactiques du Conseil » constituant une part importante de l'ensemble, à des textes plus brefs qui renvoient directement au vécu de l'auteur, où fascination et mauvaise conscience se mêlent face au spectacle offert par Haïti. Se glisse aussi l'hommage posthume à un de ses maîtres dont l'enseignement a contribué à orienter toute sa vie : « Nous avons tous une dette ».

Il est possible de repérer des lignes de force autour desquelles rassembler les éléments de sagesse provisoire offerts en partage au lecteur. Tout d'abord on n'échappe pas à son passé, pas plus qu'on n'échappe à sa langue ou à son métier. Les choses vont même un peu plus loin, puisque selon l'auteur on n'échappe pas non plus au passé de ses ancêtres : quel autre sens donner à ce retour dans les îles caraïbes pour y enseigner alors qu'on n'y a jamais vécu jusque-là. Si ces éléments sont constitutifs, il convient de ne pas les tenir sous le boisseau mais au contraire de les analyser, d'en apprécier lucidement les contraintes et de s'en servir pour se construire : c'est ainsi que le premier chapitre s'intitule « Petit moment de grammaire analytique », le second « Les gestes professionnels », le troisième « Transmettre l'expérience ». Être curieux de tout pour savoir qui l'on est, dans une forme de spirale vertueuse. Cependant tous les éléments de l'ouvrage ne participent pas de cette dynamique : il comporte aussi des arrêts sur image comme le chapitre quatre, « Sujet de langage & Sémiologie des pratiques », qui propose une synthèse des savoirs savants sur ces questions et où la parole est donnée au professeur des universités. Arrêt sur image aussi avec les nomenclatures de « gestes professionnels » et de « gestes techniques » issues de l'expérience du formateur chevronné, qui assez légitimement entend faire profiter son lecteur du bagage qu'il s'est constitué (cf. supra ce qui est dit des éléments de manuel).

Seconde ligne de force : au-delà des enjeux techniques de la formation, il importe de donner toute sa place à sa dimension symbolique qui renvoie aux enjeux de sens et/ou de valeurs engagés dans la pratique professionnelle. Ce point

est notamment développé dans le chapitre cinq intitulé : « Place et rôle du récit en analyse des pratiques ». La dimension symbolique se rattache fondamentalement à l'usage du langage, dont l'auteur souligne le double rôle d'outil et de vecteur d'échanges qu'il joue, particulièrement dans l'enseignement et dans la formation. Le schéma classique de la communication qui met en relation un « émetteur » et un « récepteur » est bien trop pauvre pour rendre compte de tout ce qui se joue dans l'échange entre deux personnes. Ces analyses valent pour la formation des enseignants mais aussi pour celle des élèves, qui, à la Guadeloupe et à la Martinique, sont tous bilingues : créole et français. L'auteur rend compte d'une étude conduite pour comparer les effets sur la pratique de l'éducation physique et sportive de l'usage de l'une ou l'autre langue par l'enseignant. Plus globalement, il plaide pour une réflexion sur la place respective que devraient occuper le français et le créole dans les pratiques éducatives des Antilles et de la Guyane, l'imposition du seul français constituant une forme de mutilation (cf. le sixième chapitre de l'ouvrage intitulé « Langues & Cultures »).

Troisième ligne de force, dans le droit fil de la précédente : la nécessité absolue du dialogue puisque l'Autre fait partie de moi, qu'il me constitue pour partie. Osera-t-on travestir la citation de Rimbaud, dans sa lettre et son sens, ce que l'auteur se garde bien de faire : « Je est l'autre ». Cette affirmation traverse tous les mondes évoqués. D'abord comme moyen de transcender l'incroyable diversité des populations antillaises, cette « chimie ethnologique » dont parle l'auteur, et de faire émerger un projet politique commun. Aussi bien le monde de la formation personnelle reçue et du maître révérend, Jean Sassié, qui convoquait chacun de ses étudiants à tour de rôle au « Confessionnal ». Enfin, le monde de la formation des enseignants où ce dialogue gagne à être outillé : « autoconfrontation », « autoconfrontation croisée ».

Au total l'auteur nous livre un récit de vie, vie professionnelle et vie militante pour l'essentiel, comme le signifie le sous-titre de son ouvrage : « Gestes professionnels et Analyse des pratiques ». Ce récit témoigne de la recherche, en perpétuel

devenir, d'une unité et d'une vérité. Il a choisi d'en laisser les éléments en ordre dispersé (ce qui ne signifie pas qu'il ait laissé le soin de les organiser au hasard), sans doute par souci de ne fermer aucune perspective, ce qu'aurait inmanquablement produit un récit complètement clos. Il lui arrive de ne pas mettre en pratique ses propres recommandations, ce qui le rend plutôt sympathique. C'est ainsi qu'après avoir insisté sur les « contraintes signifiantes du langage », il consacre une partie du chapitre sur les « Gestes professionnels » à la « Prise en main de la classe » : peut-être cette métaphore d'usage aurait-elle gagné à être préalablement interrogée, car, dès lors qu'on la prend pour argent comptant, son déploiement est sans surprise.

Si donc l'on s'intéresse au rôle dévolu au langage dans le domaine de l'enseignement et de la formation, aux ressources offertes par l'analyse des pratiques sous ses diverses formes, aux questions spécifiques que pose l'enseignement dans les îles, on tirera le plus grand profit de la lecture de cet ouvrage écrit par un professionnel de la formation confirmé et un parfait « honnête homme ».

Michel BOIS
INRP

LESCURE Emmanuel de, FRÉTIGNÉ Cédric (dir.) (2010)

Les métiers de la formation. Approches sociologiques

Rennes : PUR, 236 p.

Cet ouvrage collectif constitue le prolongement d'un colloque organisé en 2008 à l'Université Paris 12 Val-de-Marne¹. Sous la direction d'Emmanuel de Lescure et de Cédric Frétigné, il se propose à partir de différentes contributions de faire le point dans le champ de la sociologie des professions et des groupes professionnels sur les recherches relatives aux « métiers de la formation ». L'intérêt porté par tous ces travaux relevant de la sociologie des professions

à l'endroit des formateurs peut s'expliquer pour au moins deux raisons. Tout d'abord, depuis presque un quart de siècle ce courant de la sociologie développe des problématiques et suscite des travaux dans tous les domaines des activités humaines qui viennent progressivement investir les niches traditionnelles d'autres spécialités sociologiques comme l'économie, les organisations, ou encore le travail. Mais cette curiosité est aussi certainement liée aux fortes tensions en jeu dans ce groupe professionnel et dont l'une des sources est notamment l'augmentation significative des effectifs de ce secteur professionnel dans la période récente.

En effet, dans son introduction, Emmanuel de Lescure insiste sur l'explosion du nombre de personnes travaillant dans le secteur de la formation (multiplié par quatre entre 1983 et 2002). Il nous indique que le développement de cette nouvelle catégorie professionnelle dont l'apparition est fortement liée aux politiques de l'emploi, s'inscrit dans un processus marqué notamment par l'instauration de la formation professionnelle continue (16 juillet 1971) mais aussi plus avant, au sortir de la deuxième guerre mondiale, à l'émergence du concept d'éducation permanente inscrit dans le droit fil du mouvement de l'éducation populaire.

Ce qui est particulièrement mis en évidence par l'auteur est que ce groupe professionnel, marqué par une grande faiblesse identitaire, est traversé par de fortes tensions relatives à l'obtention d'une qualification reconnue mais aussi, par le fait qu'une professionnalisation des agents de la formation a toujours été rejetée pour différentes raisons qu'il détaille dans son introduction.

En tout cas, c'est un secteur professionnel difficile à investir par la recherche.

Dans un prologue, Charles Gadea se risque à une « socio-histoire de la sociologie des professions et des groupes professionnels », très utile pour le lecteur non spécialiste en prenant le parti de limiter son analyse à la France. Il met en évidence les dynamiques d'éclatement ou de structuration qui ont conduit ce courant de la sociologie des professions à ce qu'il est aujourd'hui. Il termine son propos en alertant sur les risques inhérents à l'élargissement des domaines couverts par ces recherches, en particulier sur l'absence

1 Colloque organisé par l'ERTE « Reconnaissance, Expérience, Valorisation » du département des Sciences de l'éducation et sciences sociales de l'UPEC et le Réseau thématique n° 1 « Savoirs, travail et professions » de l'Association française de sociologie.